

existence, c'était moins par méchanceté que pour offrir à ma mère un plat succulent qu'elle appréciait énormément, et ce louable sentiment excusait bien la barbarie avec laquelle je tendais l'hameçon à toute la poissonnaillerie qui peuplait le ruisseau.

C'est surtout non loin de la roue qui tournait soir et matin que se tenaient les plus belles truites. Elles trouvaient en cet endroit les débris que le moulin y jetait, et venaient en bande faire bombance, sans souci du tic-tac criard de la meule ou du bruit assourdissant de l'eau qui tombait en cascade.

C'est là que, pendant des heures entières, je tendais ma ligne, les yeux fixés sur le petit morceau de liège qui se balançait doucement au gré du courant. Je n'étais cependant pas exempt d'inquiétude, car le garde champêtre ne badinait pas quand il surprenait quelqu'un à pêcher dans la rivière du moulin vert.

Un matin, j'étais, dès l'aube, bien installé sur l'herbe et caché par les saules, guettant attentivement mon flotteur, lorsque je le vis s'enfoncer subitement et disparaître sous l'eau. Je tirai vivement ma ligne, et à ma grande joie j'amenai une truite comme j'avais toujours rêvé d'en apporter une à la maison. Mais, comme j'allais la saisir, crac ! le fil se rompit et mon poisson retomba dans la rivière avec l'hameçon, se débattant à la surface de l'eau qu'il tachetait de légers filets de sang. Dans mon ardeur, je me précipitai après la truite qui s'enfuyait, et me voilà mouillé jusqu'à la ceinture, barbotant derrière la fugitive.

Cet exercice menaçait de se prolonger longtemps, lorsque tout à coup, le sol manqua sous mes pieds, et je me sentis enfoncer dans un trou assez profond pour avoir de l'eau jusqu'au cou.

Après un étourdissement de quelques secondes, je revins à moi et voulus gagner la rive, mais je m'aperçus avec terreur que mes deux pieds étaient pris dans les herbes aquatiques très touffues en cet endroit.

J'essayai de me dégager avec les mains sans le moindre succès, puisqu'à la moindre tentative pour me baisser, l'eau entra dans mon nez, dans mes oreilles et risquait de m'étouffer.

Bientôt, je compris avec effroi qu'il me serait difficile de lutter longtemps contre le courant et que j'allais inévitablement être renversé.

Je me mis à crier, mais inutilement ; le bruit du moulin empêchait ma voix de parvenir au loin, et je risquais fort de n'avoir personne pour me secourir.

La peur et le froid me gagnant peu à peu, paralysèrent si bien mes membres que je n'eus plus le courage de faire un effort pour me sauver. Mes jambes fléchirent sous moi, mon corps se courba sous la force de l'eau comme un rameau sous l'orage, et je fermai instinctivement les yeux, avec une terreur vague en me sentant entraîné vers la roue qui murmurait en colère des menaces funestes contre les enfants prenant des truites

dans la rivière malgré la défense formelle du garde champêtre.

A cet instant terrible, je crus voir, comme deux ombres fidèles, Jean-le-Fou et son chien s'avancer vers moi, nageant à force de bras.

Puis, comme un horrible cauchemar, j'entrevis Jean-le-Fou enlacé par la grande roue qui tournait d'une vitesse vertigineuse.

J'éprouvai en même temps une douleur vive au côté ; je sentais des dents aiguës me tirer par mes vêtements et pénétrer jusqu'à ma chair.

Et plus rien... qu'un grand trou noir où je tombai...

Lorsque je recouvrai mes sens, j'étais couché au bord de la rivière, qui courait toujours follement du côté du moulin vert.

Le meunier et ses gens me prodiguaient leurs soins, et, non loin de moi, je reconnus, étendu sur l'herbe, Jean-le-Fou que l'on venait d'arracher sanglant à la roue.

Près de lui, son chien hurlait en léchant ses blessures.

Je n'avais donc pas été le jouet d'une illusion au moment de mon évanouissement.

L'innocent, qui rôdait dans les environs, avait entendu mes cris de détresse et était accouru à mon secours. Au moment où j'allais passer sous la roue, il s'était élancé vers moi et m'avait rejeté à son chien pour m'entraîner vers la berge. Mais Jean fut emporté lui-même par la force du courant, et, se débattant en vain contre une horrible mort, il ne tarda pas à devenir victime de son dévouement.

Je ne puis vous dire ce qui se passa dans mon être en comprenant la sublime action du pauvre fou ; je courus m'agenouiller devant son corps glacé, et, écartant avec respect de son front blême les longs cheveux qui le cachaient, j'y déposai pieusement un baiser, la seule caresse que peut-être il eût reçue depuis le jour où Dieu avait envoyé son pauvre corps sur la terre, en ne lui donnant pas, hélas ! la raison.

Quand son maître fut enseveli, Wou-Wou me suivit à la ferme et devint mon gardien dévoué. Je l'aimais sincèrement, sans me soucier de sa laideur qui me paraissait intelligente et bonne, surtout lorsqu'il me regardait de son grand oeil où se lisait le souvenir de celui qu'il avait perdu.

Wou-Wou mourut de langueur quelque temps après son maître ; et, quoiqu'il y ait bien longtemps de cela, je ne puis songer encore sans être attendri au pauvre Jean-le-Fou et à son chien.

FRANÇOIS DROUET.

Le petit Henri, six ans, arrive chez le coiffeur et s'installe dans le fauteuil :

Le coiffeur. — Mon petit ami comment voulez-vous que je vous coupe les cheveux ?

Henri (sans hésiter). — Comme l'oncle Georges, avec une grande place vide au milieu.